

« Identité, mémoire et appartenance : un essai d'Amin Maalouf » dans « La francophonie de l'est méditerranéen », *Neohelicon*, revue publiée par l'Akadémiái Kiadó, Budapest, XXXIII, 2006, 1, pp.41 à 49.

IDENTITE, MEMOIRE ET APPARTENANCE : UN ESSAI D'AMIN MAALOUF

De l'œuvre de cet écrivain libanais, né en 1949, et installé en France depuis 1976, on connaît sept romans dont le premier, *Léon l'Africain*, fit, à juste titre, sa célébrité. C'est *Le Rocher de Tanios*, son cinquième roman, qui lui valut le prix Goncourt en 1993.

Mais la carrière en littérature commençait – si on veut bien nous suivre pour admettre l'essai comme genre littéraire –, par *Les Croisades vues par les Arabes* qui n'eurent pas, en France, la réception qu'on pouvait attendre. Le second essai, publié en 1998, *Les Identités meurtrières*, a bénéficié d'un triple facteur qui explique sa très large diffusion et son succès non démenti depuis : son efficacité argumentative, la notoriété bien confirmée de son auteur, l'actualité brûlante de la question. Il sera au centre de notre contribution car il semble indispensable d'analyser cet essai dans un numéro consacré à « Mémoire et identité ».

A l'ouverture d'*Origines*, Amin Maalouf relance le débat identitaire qui bat alors son plein après ce qu'il était convenu d'appeler, « l'affaire du foulard islamique » et après la montée en révolte des banlieues où réside, en France, les populations migrantes, dans leur majorité. Il prend ce débat à sa source même, source déjà récusée dans l'essai de 1998. Mettant en avant le mot « racines », il en conteste la pertinence comme passage obligé d'une réflexion sur la construction identitaire :

« Je n'aime pas le mot "racines", et l'image encore moins. Les racines s'enfouissent dans le sol, se contorsionnent dans la boue, s'épanouissent dans les ténèbres ; elles retiennent l'arbre captif dès la naissance, et le nourrissent au prix du chantage ; "Tu te libères, tu meurs !" »¹

Les hommes ne sont pas des arbres même si la métaphore végétale est la métaphore privilégiée par les tenants d'une représentation traditionnelle et statique de la lignée. A l'image de la sève de l'être humain se nourrissant, par le sol et ses racines, Amin Maalouf préfère celle de la marche et des routes ouvertes à l'aventure, prometteuses d'émancipation et d'épanouissement des potentialités de l'être dans les haltes et les aboutissements surprenants qui jalonnent sa vie.

« Je suis d'une tribu qui nomadise depuis toujours dans un désert aux dimensions du monde. Nos pays sont des oasis que nous quittons quand la source s'assèche, nos maisons sont des tentes en costume de pierre, nos nationalités sont affaire de dates, ou de bateaux. Seul nous relie les uns aux autres, par-delà les générations, par-delà les mers, par-delà le Babel des langues, le bruissement d'un nom. »²

¹ - Amin Maalouf, *Origines*, Paris, Grasset, 2004, p. 9.

² - Amin, Maalouf, op. cit., p.10.

À partir de la dérive d'un nom se crée, pour l'écrivain, une mythologie sur une base onomastique, non sans une certaine coquetterie en clin d'œil, par une comparaison valorisante :

« Comme pour les Grecs anciens, mon identité est adossée à une mythologie, que je sais fausse et que, néanmoins je vénère comme si elle était porteuse de vérité ».³

La quatrième de couverture de l'ouvrage cite deux romans que l'on peut rapprocher du projet de ce « roman » ou « épopée » familial(e), *Le Rocher de Tanios* et *Léon l'Africain*. En effet, les citations brièvement reprises rappellent bien au lecteur assidu d'Amin Maalouf, une autre ouverture semblable, mais différente dans l'adaptation à son objet romanesque :

« Moi, Hassaan fils de Mohamed le peseur, moi, Jean-Léon de Médicis, circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape, on me nomme aujourd'hui l'Africain, mais d'Afrique ne suis, ni d'Europe, ni d'Arabie. On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le Zayyati, mais je ne viens d'aucun pays, d'aucune cité, d'aucune tribu. Je suis fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendu des traversées.

(...) De ma bouche, tu entendas l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues, toutes les prières m'appartiennent. Mais je n'appartiens à aucune. Je ne suis qu'à Dieu et à la terre, et c'est à eux qu'un jour prochain, je reviendrai ».⁴

Si Amin Maalouf a l'impression d'avoir peu parlé de lui avant *Origines*, on peut néanmoins affirmer que, dès 1986, dix ans après son installation en France, *Léon l'Africain* a fonctionné déjà comme miroir symbolique de ses appartenances identitaires ; dans ce parcours, il mettait en valeur, à travers son héros, les hasards et les choix de sa route d'écrivain déplacé, fixant sa résidence. L'exergue en était explicite par la citation du poète irlandais, W.B. Yeats : « Cependant, ne doute pas que Léon l'Africain, Léon le voyageur, c'était également moi ».

1986-2004 : dix huit années de création littéraire où ce passeur entre Orient et Occident qu'est Amin Maalouf a accompli un travail remarquable d'adaptation de sa culture... d'origine... à un public français l'ignorant, par l'expression en langue française et par le don d'une écriture romanesque accessible au plus grand nombre, forçant ainsi ses réticences et l'entraînant derrière lui, sur les routes de l'altérité, de la tolérance, du cosmopolitisme et de la récusation, fermement souriante et sereine, des assignations identitaires sclérosantes.

En 1998⁵, *Les Identités meurtrières* forment une halte réflexive entre romans tournant toujours autour de ces constantes et annoncent *Origines*. Le texte introductif de l'essai n'est pas titré et on comprend que ce choix de parler de lui-même, option qu'Amin Maalouf n'avait pas prise auparavant, est l'épine dorsale de sa stratégie de conviction pour un sujet qui lui tient particulièrement à cœur. Il sort donc de la « neutralité » et de la recherche d'objectivité du journaliste devenu romancier historique. Ces positionnements d'écriture antérieurs étaient tournés vers l'extérieur : ici il « se » choisit comme élément du discours : « moi qui suis ceci et cela, j'ai toute légitimité pour dire ce que je vais dire ». Il est intéressant alors de cerner ce qu'il souligne dans ces pages qui parlent de sa « double » identité apparente : la difficulté et souvent l'impossibilité de comprendre et d'admettre une identité composite :

³ - Amin, Maalouf, op. cit., p.10.

⁴ - Amin Maalouf, *Léon l'Africain* (1^{ère} édition, J-C. Lattès, 1986). Notre édition de référence, le livre de poche, n°6359, p.9.

⁵ - Essai publié chez Grasset en 1998. Notre édition de référence sera celle du livre de poche, n° 15005.

« Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ? »⁶

Avec sa force tranquille, A. Maalouf dénonce l'idée la plus partagée par tout un chacun : au fond de chaque être existerait un noyau dur identitaire incompressible et insoluble qui serait le seul qui compte. Si cela le faisait un temps sourire, ce n'est plus du tout le cas désormais :

« Lorsqu'on incite nos contemporains à "affirmer leur identité" comme on le fait si souvent aujourd'hui, ce qu'on leur dit par là c'est qu'ils doivent retrouver au fond d'eux-mêmes cette prétendue appartenance fondamentale, qui est souvent religieuse ou nationale ou raciale ou ethnique, et la brandir fièrement à la face des autres ».⁷

Si l'on ne brandit pas le drapeau d'une identité unique, on est marginalisé. Une identité plus complexe est rapidement vue comme ferment d'une trahison et provoque méfiance, incompréhension et hostilité. Et déjà, Amin Maalouf déborde de son exemple personnel pour en donner d'autres, retrouvant cette nécessité de parler de tous et pas seulement de lui-même.

Dans des périodes de fortes tensions passionnelles dans une société, la violence habite non seulement les relations sociales mais aussi l'individu lui-même dans l'intimité duquel ses différentes appartenances s'affrontent violemment. Il se sent mal à l'aise et ce malaise peut aller jusqu'à l'agressivité forte car on ne parvient pas à le considérer comme ce qu'il devrait être : un être-passerelle, susceptible de tisser des liens.

« "Mises en demeure de choisir", "sommées", disais-je. Sommées par qui ? Pas seulement par les fanatiques et les xénophobes de tous bords, mais par vous et moi, par chacun d'entre nous. A cause, justement, de ces habitudes de pensée et d'expression si ancrées en nous tous, à cause de cette conception étroite, exclusive, bigote, simpliste qui réduit l'identité entière à une seule appartenance, proclamée avec rage.

C'est ainsi que l'on "fabrique" des massacreurs ai-je envie de crier ! Une affirmation un peu brusque, je l'admets, mais que je me propose d'explicitier dans les pages qui suivent ».⁸

Après cette mise en place indispensable pour cerner les partenaires du dialogue - l'essayiste et le lecteur « lambda » (et pas seulement celui qui est étiqueté comme « raciste ») -, l'essai se subdivise en quatre grandes parties, elles-mêmes partagées en courts chapitres. Pour notre part, conformément au thème de ce numéro et à notre lecture de ce qui nous apparaît comme le plus porteur dans l'essai, nous nous attarderons aux deux premières parties où A. Maalouf réfléchit à la question identitaire d'abord en partant de son propre cas. Les deux dernières parties consacrées à la mondialisation nous sont apparues comme moins originales et percutantes quoiqu'elles contiennent aussi des passages décoiffants et qu'il est bon de lire...

Dans la première partie, « Mon identité, mes appartenances », Amin Maalouf développe longuement l'idée de la définition de l'identité : aucun être n'est exactement semblable à un autre même s'il semble partager avec cet autre toutes sortes de caractéristiques communes. La volonté de convaincre de l'essayiste se traduit par la stratégie répétitive de la pédagogie : il enfonce le clou, il revient, il exprime la même idée de différentes façons et trouve souvent des formulations très heureuses qui gravent l'idée dans l'esprit du lecteur.

⁶ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.7.

⁷ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.9.

⁸ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.11.

Selon les séquences historiques, un être va définir, ou être obligé de définir, son « identité » selon des dominantes idéologico-historiques. L'exemple d'un homme de Sarajevo entre 1980 et aujourd'hui est développé : en vingt ans, cet homme définit son « identité » - alors qu'il est toujours le même ! - de trois manières différentes. La dominante identitaire correspondant à des ruptures nationales et des distinctions religieuses devient l'Identité avec une majuscule.

Pour se prémunir contre cette simplification, Amin Maalouf (toujours très pédagogue) propose à chacun de faire « son examen d'identité » et commence donc par le sien :

« [...] je fouille ma mémoire pour débusquer le plus grand nombre d'éléments de mon identité, je les assemble, je les aligne, je n'en renie aucun. [...]

Le fait d'être chrétien et d'avoir pour langue maternelle l'arabe, qui est la langue sacrée de l'islam, est l'un des paradoxes fondamentaux qui ont forgé mon identité. Parler cette langue tisse pour moi des liens avec tous ceux qui l'utilisent chaque jour dans leurs prières et qui, dans leur très grande majorité, la connaissent moins bien que moi [...] cette langue [...] commune à plus d'un milliard d'autres personnes [...]. Par ailleurs mon appartenance au christianisme - qu'elle soit profondément religieuse ou seulement sociologique, là n'est pas la question - crée elle aussi un lien significatif entre moi et les quelques deux milliards de chrétiens dans le monde.

[...] le fait d'être à la fois arabe et chrétien est une situation fort spécifique, très minoritaire et pas toujours facile à assumer [...] elle a été déterminante dans la plupart des décisions que j'ai dû prendre au cours de ma vie, y compris celle d'écrire ce livre.

Ainsi, en considérant séparément ces deux éléments de mon identité, je me sens proche, soit par la langue soit par la religion, d'une bonne moitié de l'humanité ; en prenant ces deux mêmes critères simultanément, je me retrouve confronté à ma spécificité.

Je pourrais reprendre la même observation avec d'autres appartenances... »⁹

On a l'impression qu'une fois fait le ménage dans les « lieux communs » habituels de la question identitaire, Amin Maalouf passe à une argumentation plus constructive que défensive : en effet l'essayiste va démontrer que l'identité n'est pas donnée de naissance mais qu'elle se construit tout au long de l'existence. L'inné est minoritaire par rapport à l'acquis :

« Bien que ce ne soit évidemment pas l'environnement social qui détermine le sexe, c'est lui néanmoins qui détermine le sens de cette appartenance ; naître fille à Kaboul ou à Oslo n'a pas la même signification, on ne vit pas de la même manière sa féminité, ni aucun autre élément de son identité... »¹⁰

L'identité est donc un apprentissage sous diverses influences dont celles du milieu. Si elle est faite de multiples appartenances, elle est vécue comme homogène par l'individu :

« L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un "patchwork", c'est un dessin sur une peau tendue ; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre ». ¹¹

La personne a tendance à défendre son appartenance la plus menacée et à en faire le point d'orgue de sa « carte » d'identité. Et progressivement, on peut devenir un massacreur si on sent ce que l'on nomme « son » identité, menacé : « en chacun de nous existe un Mr. Hyde ; le tout est d'empêcher que les conditions d'émergence du monstre ne soient rassemblées ». ¹² Si une conception sectaire de l'identité est ainsi définie et approchée, le titre de l'essai prend relief et signification. Les identités deviennent « meurtrières » lorsqu'on s'enferme dans une conception tribale de l'identité. Contre celle-ci, chaque être doit s'adapter profondément aux conquêtes que les êtres humains ont fait de leur droits pour s'extirper de

⁹ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.24-25.

¹⁰ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.31.

¹¹ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.35.

¹² - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.37.

l'esprit l'idée que les violences sont inhérentes à la nature humaine et qu'on ne peut rien y faire, dans le fond. Ce qui semblait « naturel » dans le passé, est devenu scandaleux : la suprématie de l'homme sur la femme, la hiérarchie entre les races, les ségrégations, la torture, l'esclavage. Ce n'est qu'en s'attachant à l'extension de la sauvegarde de ces droits et en gagnant encore du terrain pour d'autres droits, qu'on pourra sortir de la barbarie pour conquérir toujours plus d'humanité. Seuls pourront faire ce parcours ceux qui auront accepté leurs multiples appartenances.

Le statut de « migrant », de « minoritaire » accélère la prise de conscience de certains mais, dans le monde d'aujourd'hui, tout le monde devient migrant. Amin Maalouf s'attarde sur un exemple qui ressemble fort à celui de la France : il évoque les tensions entre une population installée face à des populations arrivantes. Il y a alors une exigence de réciprocité : si l'on demande que la culture du pays d'accueil soit respectée, il faut, en retour, que la culture de l'immigrant soit aussi respectée et reconnue. Les p. 52 et 53 disent, avec une simplicité lumineuse les contradictions et les rejets qu'a révélés l'affaire du voile :

« La vraie question n'est pas de savoir si nous avons affaire à un conflit entre archaïsme et modernité, mais de savoir pourquoi, dans l'histoire des peuples, la modernité est parfois rejetée, pourquoi elle n'est pas toujours perçue comme un progrès, comme une évolution bienvenue ».¹³

La seconde partie s'annonce tout naturellement après ces propos et porte comme titre, « Quand la modernité vient de chez l'autre ». Affrontant les questions des oppositions politiques et religieuses, Amin Maalouf traverse à grands traits mais sans schématisme les oppositions religieuses, islam/christianisme, le champ culturo-historique de la Méditerranée, en insistant sur le fait que les questions doivent être posées autrement. Il faut connaître le plus clairement possible l'Histoire de l'espace méditerranéen où les trois religions monothéistes sont nées et se sont affrontées. Les perspectives historiques que l'essai adopte aux chapitres 2 et 3 de cette deuxième partie sont nécessaires. Amin Maalouf insiste sur le fait qu'on a trop tendance à renverser les choses : il faudrait apprécier l'influence des peuples sur les religions au lieu d'être obnubilé par l'influence des religions sur les peuples car les peuples produisent les religions dont ils ont besoin¹⁴. L'âge d'or de la civilisation arabo-musulmane n'a pas été une courte parenthèse et a été possible grâce à une grande ouverture aux autres qui a produit cet épanouissement : « Les sociétés sûres d'elles se reflètent dans une religion confiante, sereine, ouverte ; les sociétés mal assurées se reflètent dans une religion frileuse, bigote, sourcilleuse. »¹⁵

Au-delà de tout cela, on ne peut s'en tenir aux oppositions religieuses : car derrière elles, il y a misère économique, domination, relégation :

« Bien d'autres facteurs [que le facteur religieux] entrent en jeu qui expliquent bien mieux ce qui arrive. Vous pourriez lire dix gros volumes sur l'histoire de l'islam depuis les origines, vous ne comprendriez rien à ce qui se passe en Algérie. Lisez trente pages sur la colonisation et la décolonisation, vous comprendrez beaucoup mieux ».¹⁶

On comprend alors que cette méditation sur les « identités meurtrières » est, en même temps, une réflexion sur les « identités meurtries », la proximité des deux qualificatifs laissant rêveur.

¹³ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.54.

¹⁴ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., Cf. en particulier la p.73.

¹⁵ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.75.

¹⁶ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.77.

Dans les deux parties suivantes de l'essai, nous retiendrons le renversement du point de vue. Ainsi, adhérant à l'affirmation de Marc Bloch : « Les hommes sont plus les fils de leur temps que de leurs pères », Amin Maalouf insiste encore sur la proximité qui est la nôtre vis-à-vis du contemporain plutôt que vis-à-vis de l'ancestralité¹⁷. L'être humain est porteur de deux héritages : l'un vertical composé de tout ce qui lui est donné par l'antériorité ; l'autre « horizontal » qu'il prend dans son époque et que l'essayiste considère comme déterminant. Le problème de l'universalité n'est pas qu'il y ait un plus grand échange entre les différentes composantes humaines de la planète mais que cette universalité passe par une uniformisation. En opposition, il s'agit de préserver et de cultiver les différences de tous les groupes humains.¹⁸

« D'Algérie nous parviennent souvent les nouvelles les plus révoltantes, mais il en émane aussi des musiques inventives, répandues par tous ces jeunes qui s'expriment en arabe, en français, ou en kabyle ; certains sont demeurés au pays, malgré tout, alors que d'autres sont partis, mais en emportant avec eux, en eux, la vérité d'un peuple, l'âme d'une culture, dont ils portent témoignage. »¹⁹

Il faut donc rester inventif. Si le ton d'Amin Maalouf est beaucoup plus mesuré que celui de Frantz Fanon, on ne peut s'empêcher néanmoins de rapprocher ce qu'il écrit p.132, de certains passages des *Damnés de la terre* :

« Si nous voulons que l'humanité avance d'un cran, si nous voulons la porter à un niveau différent de celui où l'Europe l'a manifestée, alors il faut inventer, il faut découvrir.

[...]

Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, camarades, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf. »²⁰

Pour avancer et sortir du colonialisme, F. Fanon exhortait les siens à ne pas « imiter » l'Europe. Pour lutter efficacement contre la mondialisation, Amin Maalouf incite les lecteurs à refuser une américanisation. Partout doit être voulue et recherchée la réciprocité, maître-mot finalement de cet essai.

Pour l'avoir fait lire à un grand nombre de jeunes étudiants dans une université de la périphérie parisienne, nous pouvons affirmer son efficacité et sa portée. Beaucoup de critiques ont souligné, avec un peu d'ironie, sa « simplicité ». Il me semble pourtant qu'il tient une place essentielle dans une lecture possible de ce dédale identitaire duquel il est bien souvent difficile de se dépêtrer et que, d'une certaine façon, il a l'importance qu'a eu l'essai d'Albert Memmi, en 1956 lorsqu'il a publié son *Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur*, par sa diffusion extrêmement diversifiée et sa capacité à être lu par le plus grand nombre, par des néophytes de l'analyse socio-culturelle et par des adolescents.

L'illustration choisie pour la couverture du livre de poche pose néanmoins problème. C'est un détail du tableau de Rubens, « Caïn tuant Abel ». Le choix de ce meurtre « fondateur » pour l'Occident, oriente la lecture de l'essai en la tirant vers une lecture mythique plutôt que vers une lecture historique. En ce sens, l'essai est un peu désamorcé puisqu'on privilégie l'explication du mythe à celle de l'histoire alors que tout l'essai tente de

¹⁷ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., Cf. p.117.

¹⁸ - Amin Maalouf rejoint les propos de nombreux essayistes moins connus que lui comme par exemple Mouloud Mammeri, écrivain algérien, exposant dans un essai qui précède une de ses pièces de théâtre, *Le Banquet*, « La mort absurde des Aztèques », la disparition d'une culture comme atteinte à l'ensemble de l'humanité (Librairie Perrin, 1973).

¹⁹ - *Les Identités meurtrières*, op. cit., p.127.

²⁰ - Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre* (1961), réédition La Découverte, 2002, p.305.

sortir de ce schéma très poétique mais simplificateur. Mais ce n'est pas le fait de l'écrivain et on peut expliquer ce choix par ce que provoque une écriture créatrice : provoquer, faire surgir une utopie, au sens d'un lieu possible où rêver l'avenir.

Amin Maalouf dans sa création romanesque mais aussi dans cet essai, se fait bien « parole particulière et plurielle des groupes humains qui font confiance à l'universalité de la langue française » puisque c'est l'instrument linguistique de ses ouvrages qui ne l'empêche en rien de dire ce qu'il a à dire dans ce monde de cendres et de sangs dont le monde a hérité du XX^e siècle. Si mémoire et identité sont les deux pôles thématiques et conceptuels des littératures francophones plus encore que de toute autre, l'essai d'A. Maalouf peut aider à lire les parcours crispés, complexes ou utopiques que les écrivains prêtent à leurs personnages pour porter leurs questionnements.

BIBLIOGRAPHIE

Frantz FANON, *Les Damnés de la terre* (Maspero, 1961), réédition La Découverte, 2002

Mouloud MAMMARI, « La mort absurde des Aztèques » dans *Le Banquet*, Librairie académique Perrin, 1973.

Albert MEMMI, *Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur*, éd. Corrêa, 1957. Réédition, Gallimard, 1985.

Amin MAALOUF, *Léon l'Africain*, Jean-Claude Lattès, 1986.

Amin MAALOUF, *Le Rocher de Tanios*, Grasset, 1993

Amin MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Grasset, 1998

Amin MAALOUF, *Origines*, Grasset, 2004

Ses différentes œuvres sont disponibles en livre de poche.

Abstract

It is not necessary to introduce Amin Maalouf, whose national and international reputation has been earned and well established over the past twenty years : his works have been translated into more than thirty languages. Focused on *Les identités meurtrières*, published in 1998, our article aims at pointing out where its strength lies. This essay appears as an essential contribution to the issue of *identity* which is common to literature as such but which emerges to an exceptionally high degree in francophone literatures. Clearly against the withdrawal attitude leading to shutting off a community from the rest of the world, Amin Maalouf pleads in favour of negotiation between, on the one hand, the sense of belonging as part of one's identity and, on the other, the necessity of being part and parcel of modernity. He shows that personal construction and initiative are indeed very powerful antidotes against globalization, standardization of differences as well as contempt for so called « lesser cultures ». Thanks to a very clear expression and a convincing, « straight-to-the-point » line of argument, this essay constitutes a stimulating tool inspiring in-depth reflection and is widely studied in high schools and universities.